

NADIM SAFDAR

# BLACK COUNTRY



PIRANHA





*Black Country* est le récit de la rencontre entre deux êtres que tout semble opposer : Akram, fils d'immigrés et vétéran désabusé de la guerre d'Afghanistan, et Grace, mère célibataire à la dérive tout droit sortie d'un film de Ken Loach.

À l'aube du jour où ils risquent de tout perdre, chacun livre à l'autre le récit de son parcours chaotique. Lui, raconte son enfance au sein d'une communauté pakistanaise étriquée et en butte au racisme, son expérience de la guerre et son lamentable mariage ; elle, détaille sa longue descente entre prostitution, alcool et médicaments et lui confie l'espoir de s'en sortir grâce à l'amour qu'elle porte à sa fille.

Loin de tout manichéisme, avec délicatesse, Nadim Safdar dresse le portrait de deux gueules cassées en proie à la violence de la société, qui refusent, malgré tout, de perdre espoir.



Nadim Safdar est né et a grandi dans le « Pays noir » au cœur des Midlands. Il a été tour à tour boxeur, soldat, militant pour les droits des pères, dentiste et écrivain. Ses études l'ont mené de Newcastle à Londres en passant par Cambridge. Père de trois enfants, il partage son temps entre Londres et sa ferme dans le Kent.

Traduit de l'anglais par Diane Meur.



Nadim Safdar



# BLACK COUNTRY

—

Traduit de l'anglais par Diane Meur

**PIRANHA**

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

L'éditeur français remercie vivement Philippe-Joseph Salazar  
de lui avoir conseillé ce livre.

First published as *Akram's War*  
by Atlantic Books Ltd.

Copyright © Nadim Safdar, 2016

© Piranha Redux 2022,  
pour la traduction française

*À mes enfants,  
Zain, Iman et Zakariya*





## PROLOGUE

---

Grace se tenait au pied du monument aux morts. Un vent tenace battait ses mollets nus, et le froid du bitume avait traversé les semelles trop fines de ses chaussures, était remonté le long de ses jambes, qui lui semblaient maintenant de pierre. Sur chacun de ses quatre côtés, le monument comptait trois marches menant à un socle carré, haut d'un bon mètre, et encore au-dessus, une grande croix grise se dressait vers le ciel comme pour aller le toucher. Une seule couronne toute simple ornait la base du socle, parmi des coquelicots en papier qui tremblotaient au vent. Les yeux de Grace redescendirent vers un visage de granit sculpté en relief; au bas d'une longue liste, ils s'arrêtèrent sur la mention SOLDAT DE 2<sup>e</sup> CLASSE A. HARTLEY, THE QUEEN'S OWN YEOMANRY, 2003. Elle serra les dents, ferma les yeux, les joues glacées par une nouvelle rafale d'air humide.

Ce matin-là, à neuf heures pile, elle avait appelé l'assistante sociale qui devait lui amener Britney, sa fille, et surveiller leur entrevue. Avec nervosité, Grace avait proposé un autre lieu de rendez-vous, en espérant que la voix dans le récepteur ne protesterait pas. Le deuxième dimanche de chaque mois, elle pouvait voir Britney pendant deux heures au McDonald's: apparemment c'était le seul lieu public chauffé que l'assistante sociale connaissait. Cassante, cette dernière s'était plainte qu'elle devrait alors trouver un manteau d'hiver pour la gamine et lui donner son petit-déjeuner avant de quitter le foyer. Grace s'était à peine lancée dans son explication longuement préparée de ce changement de programme qu'un gros soupir à l'autre bout du fil mettait fin à la conversation.

Elle était arrivée tôt, et le froid avait peu à peu fait de son visage un masque sans expression et, sur ses paupières inférieures, une frange de glace s'était formée et lui piquait les yeux. Elle avait regardé se garer un autocar blanc dont étaient descendus les membres d'une fanfare militaire. Ayant installé une table à tréteaux, des petits pains et une grande bouilloire fumante, ils avaient pris debout, en silence, leur petit-déjeuner. Après quoi, ils avaient sorti de housses en cellophane des tuniques chamarrées, dans des tons de brun, de vert et de noir, les avaient ajustées sur leur torse replet et, à chaque bouton de cuivre passé dans sa boutonnière, il semblait à Grace que ces hommes et ces femmes approchaient de leur pleine stature. Enfin, comme pour affirmer une sorte de pouvoir confiant, ils s'étaient coiffés de leur casquette aux insignes bien astiqués.

Les musiciens avaient accordé leurs instruments, notes aiguës mêlées aux voix et aux bruits de pas de la foule qui s'assemblait. Puis ils s'étaient dispersés dans le public de plus en plus nombreux, pour y échanger des plaisanteries et des rires, déposer des textes de cantique dans les mains qu'on leur tendait.

S'éloignant du monument, Grace regarda autour d'elle, le dos bien droit, comme tous ceux qui étaient là, et scruta la foule avec impatience. De jeunes hommes en uniforme arrivaient d'un pas résolu, certains avec leur petite amie, certains avec femme et enfants. D'autres, âgés, s'appuyaient sur une canne ou, en fauteuil roulant, étaient poussés par des femmes stoïques, emmitoufflées dans des foulards en soie. Le cuivre des instruments et des boutons luisait au soleil froid, des médailles brillantes et des rubans colorés dansaient sur des poitrines; les emblèmes que portent ces gens, pensa Grace, pour eux, ils représentent la vie.

Dans le groupe mouvant de dos raidis sous la tenue de cérémonie, et de casquettes démonstrativement relevées vers le ciel, Grace n'apercevait pourtant pas la casquette qu'elle cherchait. Elle en fut troublée. Une peau basanée se serait vite repérée ici

– alors où était-il ? Il lui avait dit qu’il assisterait à la cérémonie. Elle le connaissait à peine, elle ne l’avait rencontré qu’au petit matin, et avait dormi une partie du temps qu’ils avaient passé ensemble. Mais l’idée de le présenter à Britney, comme elle comptait bien le faire, la rendait fébrile. Un instant elle s’imagina debout avec eux devant la croix, trois témoins liés par un serment solennel.

Le tambour-major émit un ordre bref, suivi d’un fracas de bottes : certains se mettaient au garde-à-vous. Les civils et les militaires assemblés retirèrent aussitôt leur couvre-chef pour le coincer sous leur bras ou le tenir cérémonieusement à hauteur de leur taille.

Une sonnerie de clairon s’éleva. En entendant les notes lentes et espacées, Grace eut un frisson dans la nuque, et d’une certaine manière, elle se sentit importante. Elle venait de comprendre que si ces notes étaient pour Adrian Hartley, alors elles étaient aussi pour elle.

La dernière note de clairon résonna dans son oreille, et le silence se fit, à peine troublé de temps à autre par des toux étouffées et, une seule fois, par les pleurs d’un bébé. On n’en entendait que mieux le bruit du vent, et elle pensa à Adrian Hartley avec une subite gratitude ; d’une façon détournée, qu’elle venait seulement de découvrir quelques heures plus tôt, il lui avait laissé un précieux cadeau : l’espoir.

Elle avait à peine dormi, s’était réveillée la tête embrumée de fatigue et en avait oublié de prendre ses médicaments. Sans être pleinement convaincue que tout avait changé pendant la nuit, pour une fois – ne serait-ce que l’espace d’un jour – elle se sentait partie prenante de quelque chose, elle n’aurait su dire quoi. Elle écouta avec attention la prière qu’on lisait.

« Dieu éternel et vivant, nous nous souvenons de... »

Les paroles semblaient la traverser comme un ordre transmis électriquement et, puisqu’elle avait déjà sauté son comprimé

du matin, elle se promet de laisser passer toute une semaine, pour voir ce que cela donnerait.

«... aux horreurs de la guerre pour les faire entrer dans la paix de Ta présence...»

Alors elle sentit une petite main serrer la sienne, et se détourna de la croix. «Coucou», chuchota-t-elle. Son cœur glacé bondit dans sa poitrine, un grand sourire s'étala sur son visage. Reculant d'un demi-pas pour réduire l'intervalle entre elle et sa fille, elle plongea dans ses yeux un regard plein d'amour.

Les cheveux de Britney avaient poussé, le vent sur son front faisait voler de minces filaments blonds. Ses joues, toutes roses de froid, frémirent un instant, puis elle dit, le visage comme contracté par son effort de réflexion: «J'ai froid. Pourquoi on est là, Grace?» Sa voix aussi paraissait changée, avec un coup de glotte plein d'assurance à la fin de chaque phrase.

L'assistante sociale la retenait d'un bras passé sur les épaules. Britney se dégagea, tira de la poche de son manteau un coquelicot qu'elle offrit à sa mère.

«... par Jésus-Christ notre Seigneur.»

La prière était terminée.

Grace déglutit en refrénant ses larmes. «Amen.» Elle prit le coquelicot et tendit la main à sa fille, qui y lova son petit poing.

Britney semblait chercher ses mots. Inquiète, elle repoussa ses mèches folles sous son bonnet, releva la tête vers l'assistante sociale comme pour lui demander sa permission. Puis, se retournant vers Grace, elle rectifia d'une voix posée: «Maman.»

*Maman.* Grace était inondée de fierté. Enfin. Elle était «maman», à nouveau. Maman pour deux petites heures. Elle se délectait de ce mot.

Le tambour-major leva haut les bras, à quoi la section des cors répondit par un bref accord triomphal qui réchauffa immédiatement l'atmosphère. Les autres embouchèrent leurs instruments et la foule sembla se préparer pour ce qui allait suivre.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant, maman ? »

Grace se baissa pour lui chuchoter : « Tu aimes toujours chanter ? » Elle eut plaisir à le dire. C'était comme un lien entre elles deux, si ténu soit-il.

Britney fit oui de la tête, un timide sourire aux lèvres.

Grace se pencha sur le texte du cantique qu'elle serrait dans ses doigts. Le papier claquait au vent. S'efforçant d'adopter le ton de voix maternel qui, pensait-elle, ferait bonne impression sur l'assistante sociale, elle répondit :

« Eh bien, maintenant, ma puce, on va chanter un cantique. »



Je suis Akram Khan, ancien sergent Khan de la Queen's Own Yeomanry, et dans quelques brèves heures, non loin d'ici, muni de ma charge et dûment autorisé, je ferai acte de soumission.

Mon épouse, Azra, dort dans notre lit, sous un drap blanc bien tiré qui souligne la géométrie osseuse de sa silhouette. Sa main fine, refermée en un poing, est entortillée dans le drap, le poignet alourdi par des bracelets en or. Un petit clou, en or également, perce son nez, que j'aperçois de profil. Je suis couché à côté d'elle, tous les muscles tendus vers un nœud dans mes tripes, et, bien que nos deux corps, en leur point le plus rapproché, soient à peine distants de quelques centimètres, je prends soin de ne pas la toucher. Comme une bête prise au piège, je me tiens parfaitement immobile sous ce drap partagé. Quand Allah le commandera, et ce sera pour bientôt, arrivera pour moi l'heure du sommeil éternel, l'heure de la conclusion. Pour mon passage dans l'au-delà, les frères m'envelopperont dans un suaire en lin, psalmodieront les noms d'Allah en inhumant mes restes. Et sur ma dépouille, ils n'élèveront qu'une simple dalle en pierre.

Pour Azra, le drap est une membrane qui la protège contre mes tentatives de consommer notre mariage. J'ai essayé. Pendant un certain temps, mes mains ont gardé espoir : elles effleuraient ses épaules, jouaient avec une mèche de ses cheveux, l'enroulaient sur une phalange, aussi serrée que je l'osais ; dans leurs accès d'audace, mes doigts suivaient la ligne maigre de sa colonne vertébrale. Dans le froid de notre maison, la pluie crépitant sur





Cette édition électronique du livre  
*Black Country*  
de Nadim Safdar  
a été réalisée le 10 février 2022  
par PCA  
pour le compte de Piranha Redux.  
Elle repose sur l'édition imprimée  
(janvier 2022 – ISBN : 978-2-37119-064-1).  
ISBN : 978-2-37119-264-5

Mise en pages : Daniel Collet (In Folio)  
Graphisme : ADGP